

L'ENFANCE DE GEORGES AYMERIS

JESSIE. LA GUERRE DE 1870-1871.
LA COMMUNE. LE COLLÈGE

(D'après un journal aujourd'hui détruit.)

A l'âge habituel de l'heureuse ignorance, Georges Aymeris apprit que les hommes vieillissent, puis meurent, que parfois aussi les enfants disparaissent subitement pour ne revenir plus jamais. Il entrevit les horreurs de la guerre et connut les premières angoisses de l'amour.

De Marie, sa sœur, il ne se souvenait pas. Il avait un frère aîné, Jacques, joie de la famille Aymeris, un petit hercule de quatorze ans, bien droit sur ses jambes, gai, d'humeur aimable, et qui gagnait par son aimable naturel quiconque l'approchait.

Antonin, le maître d'hôtel, pensait :

— Qu'est-ce qu'on ne ferait pour monsieur Jacques? On se jetterait à l'eau pour lui plaire, il est si gentil! Et point fier! Tout comme Monsieur! Il est juste et si généreux! Il vous donnerait jusqu'à son dernier sou...

Les manières un peu brusques de Jacques, sa mine fraîche et ses gestes vifs contrastaient avec la pâleur, le silence de Georges, un tardillon portant encore des jupes et à l'air toujours effarouché.

— S'ils élèvent monsieur Georges, ils auront de la chance!

— disaient les domestiques.

— Ses yeux, couleur de nigelle, semblaient suivre un rêve et

fuyaient les vôtres. On ne savait de quoi lui parler ; certains, qu'il déroutait par sa bizarrerie, le jugeaient hautain.

Si différents l'un de l'autre, les deux frères ne se quittaient pas. Georges adorait Jacques, son maître, son chef, son Dieu ; Jacques avait pour son cadet l'admiration et la condescendance d'un molosse à l'égard d'un king charles. Georges ne se mêlait point aux jeux où la force se dépense, aux exercices dans lesquels excellait Jacques.

Antonin ayant dit à celui-ci :

— Tâchez donc de dégourdir votre petit frère, monsieur Jacques ! Vous ne lui faites pas honte, de ses poupées ? — la réponse fut : — Georges est trop mignon ! On a peur de le casser ! Il est content avec des boîtes à couleurs et des images ! Georges aime les livres, ce sera un savant, il est plus intelligent que moi, vous verrez !...

Jacques tâchait d'amener Georges, de l'entraîner à courir. Il l'avait, une fois, mis en selle sur son poney : Georges était tombé.

— Ce sera pour plus tard, — pensa-t-il, — laissons-le donc, il a bien le temps !

Un jeudi de mai, Octave, le cocher, donne à Jacques une leçon de guides ; les deux chevaux sont attelés au break. Dans la voiture, Georges, avec Nounou-Miette, prend l'air au bois de Boulogne ; on s'arrête auprès du lac pour distribuer du pain de seigle aux cygnes et aux canards, en attendant « l'heure » du Prince Impérial, qui parfois sort avec l'Impératrice. Octave entend de loin un cliquetis d'acier, le trot d'un escadron. Sont-ce les Guides ou les Cent-Gardes ?

— Le Petit Prince ! Fixe ! — commande Octave, militairement.

Mais Jacques, au lieu de se dresser sur le siège, son chapeau à la main, abandonne les rênes au père Octave ; pris de malaise, l'enfant pâlit, glisse du siège sur la banquette intérieure, désigne son ventre avec une expression de souffrance et un bon sourire qui voudrait rassurer la nourrice.

— Là ! J'ai mal, là, à droite... Ce n'est rien ! Mais ça me fatigue de conduire...

On rentre bien vite à la maison, dès que le Prince Impérial a disparu dans un tourbillon de poussière et le caracollement des chevaux.

Dès le soir, deux médecins et une religieuse sont au chevet de Jacques. Des portes sont ouvertes et fermées avec précaution ; on chuchote dans les couloirs, on prépare des cataplasmes, des tisanes, on manie le thermomètre. C'est l'appareil de la maladie, les visages inquiets, les voix changées. On ne s'occupe plus de Georges. Mais il tâche de saisir les dialogues mystérieux.

Une longue semaine — inoubliable, celle-là ! — Georges traîne des heures vacantes au fond du jardin ; les devoirs sont supprimés, les grands veulent qu'il joue seul.

Le prochain samedi, Georges est, avant le déjeuner, dans l'avenue qui descend vers la Seine ; accablante chaleur ! Des feuilles de marronniers emmêlent leurs anneaux d'ombre et de lumière sur le sable et le gazon ; maman s'approche, d'un air qu'on ne lui connaissait pas ; elle pince les lèvres, hausse les sourcils et baisse ses paupières, sans ce rire de maman — où est-il, ce rire ? — qui accueillait les enfants... Une larme glisse sur les joues de M^{me} Aymeris. Georges soudain s'aperçoit qu'elle n'est pas jeune comme les autres mères.

— Cher petit, désormais tu vas être seul avec nous ; il faudra que tu sois bon, obéissant, très sage ! tu ne feras pas de chagrin ni à papa, ni à maman, mon chéri ! Jacques est *là-haut*, avec le Bon Dieu... Prie, pour que les anges le reçoivent gentiment parmi eux...

Georges se jette dans les plis d'une jupe noire, il pleure, il étouffe, sa maman le baise au front. Il n'ose interroger. Il fait grand jour et c'est la nuit !

Qu'est-ce qui se passe ?



M. et M^{me} Aymeris, accablés par la dernière catastrophe qui ruinait tant d'espérances, demeurèrent tremblants. Ils allaient être souvent malhabiles, comme père et mère du chétif marmot dont ils auraient pu être les grands-parents, auquel ils s'étaient promis de cacher l'image de la mort, comptant entretenir le plus longtemps possible dans son cœur l'illusion et la confiance, qui sont un rayon de miel au seuil de la vie. Selon les familles où ils naissent, et le caprice du destin, les grands mystères nous touchent plus ou moins tard ; le rideau du théâtre s'entr'ouvre et se referme

sur d'obscures toiles de fond, qui inquiètent peu certains esprits, si elles réveillent chez de plus mièvres une furtive et angoissante curiosité. L'inconscience ne nous assure point à tous la félicité. Quoiqu'il ne possédât pas la joie de vivre, qui aux moindres gestes de Jacques donnait la grâce d'un jeune animal, ce soudain contact avec la mort avait frappé Georges de stupeur; dès ce moment il eût, à quelqu'un de sagace, révélé l'antinomie de sa rare intuition des choses et d'une crédulité dont il ne se corrigerait plus.

La plupart des enfants ne découvrent la mort que sous des allusions poétiques et fleuries; les grands ne l'évoquent guère en leur présence, à moins d'y être contraints, et ne la nomment-ils encore qu'en baissant la voix, ainsi qu'une dévote qui prononce le nom du Seigneur. A Paris, les cyprès dépassent à peine les murailles d'un cimetière lointain, si, au village, la fosse se creuse devant toi : le camarade d'hier qui était à tes côtés n'y est plus, on le porte un beau matin dans un coin de terre, où tu passeras le dimanche en allant à la messe, le même sol que tu fouleras demain, toujours. Mais à Paris, Montmartre, le Père Lachaise... ?

Jacques est parti... et, pour où donc ?

— Ton frère Jacques est au Paradis, — assure M^{me} Aymeris.

Georges ne demande pas où est ce Paradis. Il ne demande rien, mais il essaie de deviner. Puisqu'on lui parle de Paradis, c'est que cela existe. Georges croit tout ce qu'on lui raconte, mais il a besoin de voir, de se représenter l'image des choses dont on lui parle.

La plupart des adultes se rappellent mal ces premiers avertissements qui, parfois, influent sur toute l'existence d'un homme.

Dès le jour du « départ », les grandes personnes marquèrent à Georges encore plus de sollicitude que naguère; elles se forçaient à rire, puis poussaient des soupirs comme auprès d'un malade. Georges devenait un personnage. Il s'entendit appeler : l'héritier, l'enfant unique. Combien de temps encore ne devait-il se redire à lui-même : je suis un *enfant-tunique* ! Pourquoi *tunique* ? Était-ce à cause de cette longue veste qu'on lui fit mettre, avec une paire de pantalons, ces culottes si désagréables et qui frottaient entre ses genoux ? Il pleura, le

jour où on lui coupa ses boucles de cheveux, où sa jupe fut donnée à un plus petit que lui.

Il porta des cols bordés d'une double ganse noire, des gants de fil noir, un complet noir. On ferma à clef la chambre de Jacques, contiguë à la chambre de Georges, lequel fut installé dans un pavillon, au fond du jardin. La cloche resta muette pour l'annonce des repas, désormais servis à part pour l'enfant et ses bonnes; ces femmes, vêtues de noir comme M^{me} Aymeris, appelèrent Georges : *mon pauvre petit*. Pourquoi *pauvre petit* ? Georges était-il donc devenu un pauvre ? Parce que Jacques était au Paradis ? Où cela ? Enfin, ailleurs ! Ne le reverrait-il plus, son frère ?

Les explications qu'on donne aux enfants — la plupart en demandent à propos de tout et se contentent des plus vagues — enrichissent un dictionnaire dont les vocables continrent un sens provisoire, insuffisant pour l'intelligence de mon ami. Il fut exigeant au début, insista trop et, les réponses étant contradictoires, s'abstint de *questionner*, puisque les petits sont le centre d'un univers dont ils ne doivent rien savoir. Sans doute doit-il en être ainsi, dès que les pères ont un crêpe à leur chapeau, et que les mamans rangent leurs bijoux dans les écrins. C'est maman qui paraissait *pauvre*, sans ses boucles d'oreilles et sa châtelaine d'or !

La maladie, un malade ? Qu'est-ce ? Souvent Georges toussait; alors on le confinait au lit. Était-ce là le signe de la maladie ? Non ! Georges voulut être un malade « pour de bon », comme Jacques. Par esprit d'imitation, il se plaignit, sans dire précisément de quoi... enfin les médecins lui tâteraient-ils le pouls ? Si, de sa propre expérience, Georges pouvait enfin savoir « ce qui se passe » quand les parents changent de visage et parlent bas ! Il se plaignit donc d'avoir mal au ventre, à droite, comme Jacques. Il irait peut-être au « Paradis » où l'on est reçu par les anges ». Il savait que les anges sont blancs et qu'ils ont des ailes. Mais le Paradis ?... sa couleur ?

Couché, Georges ne mourut point comme il le souhaitait; mais il languit, s'ennuya, il eut trop chaud sous ses couvertures, patienta, tels les pêcheurs à la ligne au bord du Lac, puisque le docteur Brun disait :

— Il est prudent d'attendre : rien encore ne se déclare. Il

n'a pas de fièvre, seulement un peu de température. Je reviendrai demain.

Nulle fièvre ne se déclara. Bientôt Georges voulut reprendre ses expéditions au Bois de Boulogne, entre l'ancienne nourrice de sa sœur, Nou-Miette, et une Anglaise, Miss Ellen, par M. et M^{me} Aymeris engagée dans le dessein d'alléger par sa jeune présence l'atmosphère devenue dans le chagrin, si lourde et si funèbre.

On amena chez Georges de petits camarades avec lesquels « il ne savait quoi faire ». Il leur eût donné ses joujoux et les tartines de son goûter, mais il s'essouffait à suivre les courses folles des garçons, des diabolins sans beaucoup d'attrait pour lui. Devant ces furieux soldats, ces sauvages, ces explorateurs, Georges demeurait comme un stupide ; des filles lui eussent mieux convenu, eût-il été moins timide avec elles. Ses délices, c'était de combiner tout seul, pour les anciennes poupées de sa sœur Marie, des robes avec des bouts de soie, des déchets de rubans à sa mère. Une cliente de son père lui envoya d'Amérique une négresse à la jupe multicolore, les pieds dans des sandales d'amadou, enrichies de perles, la tête casquée de plumes. Il la débarbouilla jusqu'à la rendre blanche, parce que, hanté par le souvenir de la maladie, il la prononçait atteinte de la fièvre typhoïde. Cette négresse s'appelait Selika ; elle fut le jouet le plus cher à Georges. — Il faut qu'elle aille au dortoir, comme mes autres filles : — elles sont toutes malades. — Et il tondit la perruque de Selika, de Cécile, d'Augustine, de Joe, un poupard en cire, et il les baigna. Leurs membres se décollèrent, le son fit cataplasme : — Si tu ne sais pas mieux que cela soigner tes filles, on cherchera un autre docteur que toi, — dit Maman, en rangeant dans l'armoire ces précieux souvenirs de la pauvre Marie Aymeris.

Georges peignit à l'aquarelle sur, de la toile à draps, qu'il clouait sur un châssis de sapin à la façon des tableaux à l'huile. On le conduisit au Louvre quand il pleuvait. Les salles égyptiennes eurent ses préférences. Assis sur un pliant qu'emportait la nourrice, il copia des momies et des sarcophages. Georges avait vu chez ses parents Mariette-bey, au milieu de savants et d'artistes, quand on le menait avec Jacques au salon, avant les fameux dîners du samedi.

On appela Georges *le petit égyptologue*. Les gardiens du

Louvre entourèrent ce gamin studieux, flanqué de ses deux dames d'atour, le prirent pour un prince ou le fils d'un ambassadeur. Nounou et Miss Ellen refusèrent de livrer le nom de ce « génie en herbe ».

M^{me} Aymeris s'occupa de son éducation. Il lisait mal ; quant à l'écriture, il en était encore aux bâtons et aux O. Papa et les médecins conseillèrent des ménagements. M^{me} Aymeris, déjà deux fois si cruellement frappée, n'hésita point entre l'ignorance et la fatigue : — Plus tard Georges rattrapera les autres ! La santé avant tout, — avouait-elle avec un regret.



Tantes Lucile et Caroline, deux sœurs très cadettes de M. Aymeris, étaient encore, quand je connus Georges, au premier plan dans les récits de son enfance. Ces demoiselles critiquaient les parents pusillanimes, tout en craignant, elles aussi, pour la santé d'un être aussi débile que leur neveu, *l'enfant-tunique*, « leur adoré, le dernier des Aymeris ».

Dans les cahiers de Georges Aymeris, écrits plus tard, j'appris que par caprice d'indépendante, Caro avait vécu en Algérie, tentée par « le désert et ses aventures ». Ayant voulu à dix-huit ans épouser un général trop connu dans le monde galant, elle était partie humiliée de subir la tutelle de son frère, M^e Pierre Aymeris, qui lui refusa son consentement. Elle s'était mise en route, sans plan, sans projets définis, seule avec ses deux angoras favoris. L'épreuve fut au-dessus de son courage et, ces bêtes chéries dépérissant, elle revint à Paris, loua un minuscule appartement, rue de la Chaise, que douze autres chats, dont elle était toquée, remplirent de leur nauséabonde odeur ; ses voisins la firent expulser du respectable immeuble, et, dès lors, M^{lle} Caroline Aymeris décida qu'elle habiterait avec sa sœur, puisque « Lili » ne se mariait point, hélas ! Caroline Aymeris eût été farouche, dans la jalousie, si elle avait eu un mari ou un amant ; une mère intranquillante, sévère, terrible, avec un enfant. Elle fut un tyran pour Lili. Georges Aymeris me l'a décrite ainsi :

Grande brune aux prunelles d'aventurine, romanesque, passionnée, mais toujours sur la défensive, elle portait dans un corps de spadassin un cœur qu'elle eût voulu héroïque,

invulnérable. Lili, une blonde grasse, était aussi capable d'être une amoureuse, et qui copiait Caro, sans le savoir. Repliées sur elles-mêmes, elles n'eurent plus d'autres occasions de dépenser leur ardeur qu'auprès de Georges, désormais la raison d'être de leur existence, l'héritier de leurs principes, leur « propriété spirituelle ».

En âpre lutte avec leur belle-sœur, elles tâchèrent d'oublier leur neveu, s'éloignèrent de toutes relations dangereuses pour leur tranquillité, firent le vide autour d'elles; mais Georges resta le dernier sujet extérieur de leurs préoccupations de solitaires, car elles avaient cet esprit de famille qui leur faisait prendre en public la défense de M. et M^{me} Aymeris, si, d'autre part, elles daubaient sur ces ingrats quand elles étaient tête à tête. Elles avaient, certes, pour leur frère « de la considération », et qui donc n'en aurait pas eu pour Pierre Aymeris? Quant à Alice, leur belle-sœur, elles la tenaient pour « un élément de désordre dans l'économie traditionnelle de leur maison ».

Avant d'aller plus loin dans ce récit, il conviendrait de faire connaître au lecteur les personnages dont notre héros portait en lui l'héritage. Georges Aymeris a tenu, pendant une longue partie de sa vie, un journal qu'une main pieuse, mais criminelle, a détruit. Dans ces cahiers, Georges, à l'aide de ses souvenirs, avait reproduit, telles que sa mémoire le lui permettait, des anecdotes contées par sa mère, imprudemment peut-être, si l'on songe à l'influence qu'elles eurent plus tard sur lui. M. Aymeris avait la discrétion professionnelle; M^{me} Aymeris n'en pratiquait aucune. A l'intimité presque choquante qui s'établit entre cette mère, âgée, et ce fils trop jeune, nous devons la partie la plus intéressante du journal — de 1880 à 1895 — date de la mort de M^{me} Aymeris. Il semble que ce fils et cette mère, qui avaient entre eux tant d'affinités et qui s'aimèrent si violemment, aient eu peu le sens des responsabilités vis-à-vis des autres. Georges me rapporta ce paradoxe du prince Edmond de Polignac, qui l'avait beaucoup frappé : « Parmi les secrets qu'on m'a divulgués, j'en sais peu qui méritassent de ne l'être pas à ceux auxquels on les avait confiés. »

Jamais M^{me} Aymeris, ni son fils ne comprirent que les faiblesses des gens qu'on aime le plus ne doivent point être jugées comme celles des autres. L'affection, l'amitié, l'amour

même n'infirmèrent pas leur raisonnement. En dépit des expériences cruelles que la vie leur réserva, la mère et le fils gardèrent toujours une candeur, un manque de méfiance, aussi tenaces, que l'était leur goût pour « les autres ».

Mais avant de retourner au Passy d'avant la guerre de 70, quelques explications sont dues à ceux qui liront ce récit d'une longue et sinieuse carrière, assez représentative, selon le narrateur, d'une France agitée par la plus grande menace que la bourgeoisie ait encourue.

Habitant non loin de la famille Aymeris, notons que la mienne, de mêmes traditions que celle de Georges, ne fréquenta point ses voisins, si elle en parlait souvent. Je ne connus Georges, enfant, que de vue et pour rire de sa voiture à âne, du cocher et des femmes qui l'accompagnaient dans ses sorties. Nous fûmes en même temps au lycée, mais non dans la même classe ; nous allions être des confrères ; néanmoins, je ne devais me lier avec lui que beaucoup plus tard, et constater entre nous certaines analogies, au point qu'il me fut plus facile qu'il ne l'eût été pour un autre de reconstituer l'enfance et l'adolescence d'un Georges Aymeris.

J'ai dû recourir à l'obligeance d'amis communs, retrouver des lettres, et même introduire parfois des souvenirs personnels à moi, pour donner la vie aux personnages et au décor : d'où la forme double de cet ouvrage. J'ai donc voulu qu'il fût un roman, ou bien, autant valait-il ne publier que le journal d'Aymeris en entier, ce à quoi je ne fus point autorisé.

On y aurait mieux suivi la progression de sa pensée et de sa parole, la lente incubation d'une maladie, hélas, celle de tant d'artistes nés trop tard ou trop tôt, ayant leur place dans deux siècles dont ils sont, et qui ne savent jamais quel est celui où ils eussent souhaité d'agir pour s'exprimer.

Georges, malgré mes avertissements, allait renier son passé et courait à sa déchéance.

Pour ses premiers ans je tâcherai de maintenir un ton gris, pauvre et froid, avec quelques éclairs de chaleur, annonciateurs, comme, en Juin, dès la veille, d'un gros orage pour le lendemain.

★

Emmanuel-Victor Aymeris, bâtonnier de l'Ordre des avo-

cats, s'était marié deux fois. La première en 1804. De son premier lit naquit Pierre. La première M^{me} Aymeris, morte en donnant naissance à ce fils, ne laissa point dans la mémoire de la famille profonde trace de son passage ici-bas. Celle qui lui succéda, en 1820, dans la couche d'Emmanuel-Victor, fut la mère de Caroline et de Lucile ; Berthe Aymeris, Marseillaise d'origine, fille d'un amiral Chancelot, s'éteignit dans l'établissement d'un neurologue. Lili et Caro ne l'avaient pas revue depuis le jour sinistre où, les ayant prises pour des crapauds, la démente les poursuivit à coups de canne ; si ces demoiselles l'avaient aimée, maintenant elles ne faisaient plus allusion à leur mère. Caroline savait qu'elle ressemblait à la folle, et la crainte de ce funeste héritage fut pour elle une obsession. Pierre, M^e Aymeris, tenait de la sienne un charme naturel, mais une bonté un peu passive, qui l'aurait servi dans sa carrière, n'eût-il reçu d'Emmanuel-Victor un jugement sûr, et que, seule, faisait parfois fléchir sa pitié pour l'infortune. Pierre Aymeris, avocat, aurait fait des excuses à la partie adverse, s'il eût osé : — Il ne plaide que pour les causes justes. Qui choisit M^e Aymeris doit avoir le droit pour lui, — disaient ses clients. Les magistrats lui accordaient une place à part dans le barreau. Si son discours n'avait pas les fulgurances de son illustre père, on reconnaissait en Pierre Aymeris un plus sûr conseil qu'en Emmanuel-Victor. Excepté pour lui-même, le pauvre ! — eût dit sa femme et sa cousine germaine. Alice, dès le couvent, « s'était languie » du collégien Pierre, dont elle eût voulu se faire remarquer. Pendant les vacances, elle lui décochait de tendres œillades, commençait des phrases amphigouriques, tant émue en lui parlant, qu'elle « bafouillait ». Pierre la « reprenait ». La brusquerie d'Alice, ses saillies comiques s'amortissaient comme une balle contre la correcte façade du cousin. Alice était telle qu'une chèvre qui use de ses cornes contre ceux même qui la flattent. Attachée au piquet, si elle casse le lien, la pauvre bête est mise à la chaîne, un peu plus loin. L'enfant impatiente, mais sévèrement régentée, savait qu'au moindre mouvement d'indépendance elle serait punie. Ses plaisanteries étaient celles des enfants battus. Alice pinçait l'oreille de Pierre, lui glissait des billets doux dans ses poches et se sauvait. Pierre, au lieu qu'il l'en remerciât ou y répondit par

quelque gentillesse, corrigeait les fautes de grammaire de « la linotte », mais se dérobaît à ses avances. A vingt ans, Alice dut se résigner ; elle s'arma de patience et attendit « le retour du voyage au long cours », — disait-elle ; — « la destinée lui ramènerait le capitaine las de parcourir le monde ». Alors serait-elle « sur le quai, toute prête à poser sur le visage du prodigue un baiser de pardon... »

Georges trouva dans les papiers de son père une lettre que Pierre Aymeris avait toujours gardée :

Cher Pierre,

Est-il trop tard ? Est-il jamais trop tard ? Tu en cherches peut-être « une » trop loin, quand tu la trouverais si près ! Passeras-tu à côté d'elle sans la voir ? A mon âge, je ne t'offrirai plus les aventures romanesques de l'amour ; mais je serai toujours là et jamais ne me laisserai d'attendre. Un mur se dresse de plus en plus haut, qui me cache le futur. Un regard de toi le ferait crouler.

Ta fidèle cousine, qui voudrait être ta fidèle compagne jusqu'au tombeau.

Alice.

P. S. — Comme je voudrais t'aider ! Tu as besoin d'une femme énergique, avisée, qui te montrât les pièges tendus à ta bonté, et te protégât contre les excès de ton cœur...

Nous ignorons comment s'était conclue cette union des deux cousins germains, qui avaient déjà de beaucoup dépassé la trentaine.

Caroline et Lucile avaient peu d'idées communes avec Alice Aymeris, et moins encore de bienveillance pour cette cousine, qui avait donné des leçons de dessin ; — n'avait-on pas songé pour Alice à une situation de dame de compagnie ? Que Pierre épousât Alice équivaldrait, selon elles, à une mésalliance.

Alice Aymeris était passée, du couvent de son enfance, à celui des dames de l'Adoration Perpétuelle, où sa mère, veuve, avait élu domicile près de sa fille aînée, qui y avait pris le voile. Dans un corps de bâtiment où était la loge de la sœur tourière habitaient quelques « dames pensionnaires » laïques, elles-mêmes presque des religieuses.

En deux chambres froides, M^{me} veuve Caron-Aymeris vécut pauvrement avec Alice, afin d'être plus proche et « plus digne

de sa sainte fille Blanche », que des règles d'un Ordre cloîtré lui défendaient de voir ; mais elle entendait aux offices le soprano de Blanche monter sous les voûtes de la chapelle.

M^{me} Caron-Aymeris était janséniste, et d'une cruelle austérité. Alice faisait le ménage de sa mère, balayait les couloirs avec les sœurs converses ; elle aussi était une sorte de converse en bonnet et pèlerine d'uniforme. Ses cheveux se divisaient en bandeaux noirs et ustrés. Sortait-elle ? Espérant d'apercevoir Pierre chez l'oncle Emmanuel-Victor, elle ajoutait un col tuyauté, prenait sa robe de soie puce, et, sous sa capote améthyste à brides noires, ses yeux étincelants d'intelligence lui prêtaient une sorte de beauté. Dans la famille, le mot d'ordre fut : « Alice n'a pas d'âge, ni âge ni sexe. » — En l'épousant, Pierre, une fois de plus, s'oublie lui-même, — dirent ses sœurs, quand la nouvelle fut officielle.

Le bonheur ferait-il reverdir la plante aux feuilles jaunissantes ? Pierre et Alice, mariés depuis un an, Lili et Caro conclurent : Pierre a trouvé son maître en sa cousine... Ah ! la fine mouche ! Qui l'eût crue si maligne ? Elle tient son trésor, l'avocat en passe de devenir bâtonnier, celui que recherche le monde, qu'on invite aux Tuileries. Pierre n'aurait-il pu rencontrer parmi ses belles connaissances des douzaines de femmes qui eussent au moins su tenir sa maison, présider aux réceptions, faire figure ?

M^{me} Aymeris n'avait manqué que d'une occasion pour s'affirmer ; elle prit la barre, commanda et se fit obéir. Économe et prudente, elle mit bon ordre aux trop généreuses aumônes de son époux, tâchant d'avertir l'excellent homme qu'amollissait la pitié. Une franchise, parfois maladroite, irritait M. Aymeris et ne l'éclairait point.

Les enfants vinrent : Marie, Jacques, puis Georges. Les deux aînés moururent. — Si je les avais eus plus tôt, ce qu'ils seraient maintenant ! — disait Alice.

Ces maternités tardives, au lieu d'épanouir M^{me} Aymeris, l'épuisèrent. Les fruits de l'arbre vétuste tombèrent au premier souffle de l'aquilon.

★

Au début de son journal, Georges évoquait la maison de ses parents vers 1868. Il se voyait entouré de vieillards. Père,

mère, tantes, M^{me} Demaille, la marraine de Marie, Nou-Miette, les serviteurs, Miss Ellen, étaient pour lui des *centenaires*. Quand Georges demanda pourquoi Amable, la doyenne des Aymeris, qui l'avait tant gâté, était morte, on lui avait répondu :

— Parce qu'elle était très vieille.

— Quel âge ?

— Elle était une centenaire .

— Une centenaire, qu'est-ce que c'est ?

— Une centenaire, c'est quelqu'un qui a vécu un siècle.

— Qu'est-ce que c'est, un siècle ? C'est vieux ?

Et M^{me} Aymeris, à bout de ressources, eut recours à une image.

— Le poirier qui ne donnait plus de fruits, tu sais, en bas du jardin, près de tes poules et de tes lapins, le tronc sur lequel grimpent des capucines ? C'était un centenaire, on en a fait des bûches.

— Ah ?

Et tout le monde était devenu pour Georges, les enfants exceptés, des *centenaires*, ceux qu'on emporte ailleurs, ceux qu'on abat comme des arbres.

Tel un oiseau des îles, rare et dépareillé, Georges, seul dans sa cage, voyait des gens, au travers des barreaux, faire des choses interdites à lui, et il ne rejoindrait jamais ces centenaires.

Plus de Ranelagh, à cause de l'humidité des pelouses et des quinconces ; défense de s'approcher des autres enfants qui ont la coqueluche ou des éruptions « malguéries ». Autour du Lac, levant la tête, autant dire tenu en laisse par Nou-Miette, il assistait aux derniers fastes de l'Empire. C'était une procession de calèches, de daumonts, de « mylords », des livrées et des harnais de gala, plusieurs rangs de voitures d'où débordaient des crinolines, un roulement sourd dans l'avenue de l'Impératrice ; ces cortèges, qui passaient au-dessus de la ligne d'horizon comme des atomes de l'air dans un rayon de soleil, faisaient cligner les yeux de Georges, et ses oreilles bourdonnaient encore quand il regagnait la triste maison des siens.

En juin, c'était Dieppe, où il habitait une autre maison de centenaires, celle de ses cousins Voinchot ; Dieppe, maintenant sans Jacques, jadis bâtisseur pour son petit frère Geor-

gés de châteaux en galets, de forteresses où brillèrent des cabochons de verre, des fragments de bouteilles polis par le flux et le reflux, et qui ressemblaient à des émeraudes. Il y avait aussi du silex aux marbrures d'onyx, des coquillages, le sable et des herbes marines encroûtaient leurs arêtes. Miss Ellen veillait à ce que Georges « pataugeât » à marée basse, pour affermir ses chevilles dans l'eau salée des flaques ; mais Nounou tenait pour dangereuse la pêche aux crevettes. Georges traînait au bazar du Casino, aguiché par les sébilles russes, une pacotille d'objets algériens, des chinoiseries et des lanternes japonaises ; à l'atelier de l'artiste photographe, c'étaient des presse-papier de grès sur lesquels les voiles d'un brick se gonflent, un paquebot lutte contre la tempête ; sur un autre galet, le pinceau de M. Julius avait peint une mouette qui rase la « surface de l'onde », un oiseau aussi grand que ces barques polletaises, dont les rameurs en bonnet de coton piquent de rouge un ciel de tempête : cruelles tentations pour Georges, qui n'était pas très riche. Nou-Miette grognait :

— Et dire qu'il y a des petits comme toi qui n'ont même pas de pain à se mettre dans le ventre !... — Georges regardait, du coin de l'œil, les ivoiriers de la Grande Rue. Le pauvre Jacques avait-il assez raillé les stations de Georges devant les vitrines, pleines de poupées-baigneuses, de marchandes de harengs et de ces figurines en terre cuite que modelait alors le fameux Graillon...

M. et M^{me} Aymeris défendaient à Georges le bal d'enfants, de courir sur la plage, comme tous les plaisirs de son âge dont il se sentait peut-être moins privé, car la froideur de son sang avait fait de lui un petit vieillard, déjà un « centenaire » lui aussi. Pourtant les lois infrangibles qui régissaient ses jours comptés se relâchaient un peu pendant les quelques semaines à Dieppe ; il s'allégeait de ses châles de laine, des cache-nez, des guêtres, des pompons de soie bleue, cousus à son chapeau pour protéger ses oreilles en hiver. Oh ! le froid de ces longs corridors de Passy, de ces dalles noires et blanches, ces hauts murs d'où l'humidité suintait ! Un seul poêle à bois chauffait l'ancien rendez-vous de chasse d'un fermier-général devenu, sous Louis XVIII, une école de Maristes, puis qu'Emmanuel-Victor avait loué pour s'y camper tant bien que mal dans la banlieue.

Georges, se rendant d'une pièce dans l'autre par les couloirs, pliait sous la charge des paletots et des plaids que « ses femmes » jetaient sur ses épaules. M^{me} Aymeris, jusqu'à son mariage ignorante des précautions, subit l'influence de la crainte et du chagrin, devint capable, pour Georges, de menus soins qu'elle eût jugés absurdes, du temps de Marie et de Jacques : — Et j'ai refusé à ma pauvre fille Marie, pour son *renouvellement*, une trousse de toilette avec une lime à ongles ! Jacques, son grand, avait un appétit de chasseur ; M^{me} Aymeris s'était-elle avisée que les grosses tranches de viande fussent mauvaises pour l'intestin ? Et ces heures d'escrime, de gymnastique, de cheval ? Si c'était à refaire ! Et M^{me} Aymeris levait les bras au ciel, quand Miss Ellen lui disait :

— Madame, chez nous, les enfants mangent des purées et des légumes ; on a tué master Jacques avec les « joints » (1).

Miss Ellen avait, à ses débuts dans la maison Aymeris, voulu installer une *nursery*, avec le régime britannique. Nou-Miette s'était gaussée de « ces manières ». Elle bouda, et M^{me} Aymeris lui obéit. Selon cette campagnarde, les bains, les jambes nues, c'était bon pour les Angliches.

— Il faut être des Turcs pour résister à l'eau froide, — disait-elle. — Les petits Français portent des bas et sont propres, sans avoir des baignoires comme des femmes de mauvaises mœurs. Ah ! Madame ne voudrait pas !... Notre Jojo n'est pas un sac à bière, i'n'sera jamais un hercule de force, comme mon pauvre Jacques ! il lui faut de la bonne viande saignante et qu'il n'attrape pas froid...

M^{me} Aymeris ajoutait un caleçon de futaine, un gilet de tricot, et les prescriptions devenaient encore plus rigoureuses dans leur absurdité.

On allait s'occuper de l'instruction de Georges, à huit ans. S'ils hésitaient entre les différentes hygiènes, les Aymeris n'avaient pas de doute, quant à la supériorité des femmes pour cultiver l'esprit d'un enfant délicat. Des maîtresses viendraient, chacune une demi-heure à la fois, pas plus, mais tout le long du jour, dispenser, « en se jouant », les multiples bienfaits de leurs respectives lumières. Georges apprendrait « en s'amusant ». Nou-Miette eût volontiers « fichu ces savantes à la porte ».

(1) Viandes rôties.

— Ces drôlesses-là, elles ne me donneraient même pas la main, bien sûr ! — ricanait-elle.

Soit incapacité d'un effort, ou par la faute des professeurs qui avaient ordre d'être indulgents, Georges apprenait mal, et la lecture le congestionnait. Il s'allongeait sur les sofas, dessinait, griffonnait au crayon de petites compositions littéraires, qu'il déchirait dès que finies. Il écoutait tante Caroline toucher du piano. M^{me} Aymeris lui enseigna les notes de musique, mais s'il avait de la mémoire pour les mélodies, et la voix juste, il ne retenait point le nom des notes. M^{me} Aymeris se munit d'un solfège dont elle le poursuivait jusque dans les escaliers ; elle s'asseyait sur les marches, Georges s'obstinait-il à y demeurer, ne le lâchait plus qu'il n'eût reconnu un *fa* d'un *ut*, un *dièze* d'un *bémol*, une *croche* d'une *ronde*.

— Faites-lui entendre de la musique ! — disait M. Aymeris. Je veux que mon enfant en entende de la bonne, tout de suite. Il voudra en faire aussi.

J'ai trouvé dans les souvenirs de Georges ce dialogue de son père et d'une certaine M^{me} d'Almandara.

(Du journal.)

Quand Fernande d'Almandara, ex-premier sujet à l'Opéra, détaillait un air de la Juive, son grand succès d'antan, ou apportait la Prière d'une Vierge (elle était pianiste et pinçait de la guitare), mon père l'interrompait sans pitié : — Ma chère Fernande, pas de ces fadaïses, je vous en supplie ! Vous donneriez à Georges de mauvaises habitudes. Il y a tant de chefs-d'œuvre ! Pourquoi pas l'Adélaïde de Beethoven ? Vous la « disiez » si bien, quand nous étions jeunes ! C'est loin, Fernande ! Y a-t-il longtemps de cela ! Vos boucles châtain se prenaient dans le bavolet de votre chapeau à épis de blé. Dès que Georges en saura plus long, donnez-lui donc des réductions de Gluck ! Ah ! cet Alceste ! et Pauline Viardot ! Pauvre voix, mais quel style ! Gluck, Beethoven, les Saisons de Haydn ! Ma chère, c'est chez mon père que Berlioz a fait exécuter pour la première fois le septuor des Troyens, avec Gounod et Mme Charton-Demeure. Ici, l'on ne fera que de la vraie musique. Je sais ce que vous en pensez, ma chère Fernande, vous en tenez pour le Bel Canto, les vocalises à l'italienne, la Cenerentola ! Madame Alboni et la petite Patti ! Vous êtes une cantatrice ! — Ce n'est pas si mal, soupirait Fernande, et peu importe la nationalité du compositeur et de l'interprète, pourvu qu'on distraie le mioche. C'est des côtelettes toutes crues

que je lui ferais avaler, avant du Beethoven ! Tonifiez-le, faites-lui des muscles... Dieu sait ce que sera demain, pour lui !... Mon père ne me savait pas là, mais je l'ai bien entendu. Mon père s'émouvait alors et, plus bas, questionnait Mme d'Almandara : — Il est pâle, n'est-ce pas, Fernande ? Ah ! si nous n'avions pas l'horrible souvenir de notre Marie et de notre Jacques ! Il est vrai qu'au dire de mes parents, je n'avais que le souffle à l'âge de Georges. Et je suis encore là, sur mes deux pieds ! Tout de même, Georges me navre...

Toute conversation dans ma famille prenait vite un tour mélancolique ; on évoquait sans répit les jours de deuil. J'étais comme le fils d'un gardien de cimetière parmi les saules pleureurs ; on entretenait les tombes autour de moi, on m'en creusait une, on m'enterrait vivant. Je ne comprenais rien aux silences, sans doute pleins d'un sens poignant où se perdait mon imagination.

Suivait ceci :

Mes tantes déblatéraient à la cantonade. Elles parlaient en canon, l'une reprenant la phrase de l'autre, à un autre diapason : — Georges sera un mollusque, si Alice et Pierre ne le mélangent pas aux autres gamins de son âge, disait Caro à sa sœur. — Oui, Georges sera un mollusque, répondait tante Lili, mais si Alice avait pour deux sous de bon sens, c'est nous qui le prendrions en main, ce petit, et nous en ferions quelque chose, Pierre et Alice se débrouilleront, que veux-tu ! Ceux-là, ce qu'ils ont peu le sens de l'éducation !...

Ma mère prétendait que mes tantes la souhaitaient morte, qu'elles n'aspiraient qu'à remplir sa place. Mon père prenait leur défense : — Du moins, elles sont discrètes, mes bonnes sœurs, on ne les voit plus !... Te donnent-elles des conseils, à toi ? Je t'en prie, Alice, de l'indulgence ! Tâche de les comprendre. Leur haute intelligence n'a pas d'exutoire. La vie est dure dans notre classe, pour les femmes célibataires..... Que veux-tu qu'elles fassent ? Ce qui manque à Lili et à Caro, c'est la tendresse d'un mari ; j'aurais dû les laisser libres de le choisir.

— Peut-être ! Mais pourquoi ne donnent-elles pas des leçons comme maman ? Elles me méprisent, elles nous jugent, et comment ! Hier, je les écoutais, elles en avaient après nous : — Ah ! cette nourrice, cette Miss Ellen ! Des mercenaires, des exploiteuses. Alice et Pierre n'y voient que du feu. Un beau jour, ils verront ce qu'ils ont fait ! — Et elles ricanèrent. Oh ! ce ricanement ! Pourquoi en veulent-elles tant à Miss Ellen ?

— Alice, — implorait papa, — ne sois pas si nerveuse! Elles ont leurs principes: nous n'avons que de la tendresse et des craintes pour notre tardillon. Miss Ellen est une fille parfaite, Georges l'aime bien, laissons parler mes braves sœurs....

Pauvre maman! J'avais, en pareil cas, envie de me jeter à son cou. Je ne concevais pas qu'elle pût se tromper.



Ailleurs :

Miss Ellen s'était assouplie et pliée à nos coutumes depuis son arrivée en France, deux ans auparavant ; elle était descendue chez une parente à elle, Mrs Randall, ancienne gouvernante qui tenait un petit magasin de papeterie et de livres anglais, rue d'Aguesseau. Ellen avait traîné par le faubourg, dans des logements de cochers chics, avec des nurses. Mrs Randall, imbue des traditions de l'aristocratie, où elle avait elle-même servi, tenait à ses principes et croyait au rang. Ellen était d'une autre extraction que ces serviteurs de la haute finance, elle dérogerait, selon Mrs Randall, en se liant avec eux. Par l'entremise d'un fournisseur, celle-ci avait pu caser Ellen plus loin du quartier des Champs-Élysées et de ses tentations ; par hasard, c'est à Passy, chez nous, qu'Ellen s'était engagée.

Les fonctions d'Ellen Mac Farren auprès de Georges consistèrent à lui apprendre la langue anglaise, par le jeu et la conversation. Paresseuse, et sentant le faisceau des Aymeris trop compact pour qu'elle glissât, par le moindre interstice, un peu de son autorité auprès de l'enfant-tunique, elle avait accepté d'être en sous-ordre de la toute puissante nourrice, afin de jouir des avantages d'une maison confortable, d'une vie facile et cossue.

La veuve Randall envoyait à Georges des bibliothèques entières de toy-books (1), des albums d'images en couleur, *Little Bo-Peep*, *Jack and the Bean Stalk*, des légendes de revenants, des contes fantastiques en quelques lignes, des histoires où les Anglais excellent à faire parler les animaux pour les petits enfants. Les gravures en taille-douce, dans une édition abrégée de Dickens eussent tenu Georges des semaines enfermé, hors d'atteinte, lui semblait-il, de ses tantes, qui n'admettaient que l'Histoire de France. Il était heureux loin du mobilier d'acajou, des vases d'albâtre, du *Tireur d'épines*, de la *Vénus de*

(1) Albums illustrés pour l'amusement des enfants.

Milo, et autres bronzes par quoi les clients témoignent à un avocat, ou aux médecins, de leur reconnaissance et de leur manque de goût.

Georges aurait voulu les connaître, les héros de Dickens et ceux des légendes, qu'il croyait vivre pour de bon dans un monde où le transportait son imagination. Combien il les préférerait aux personnages de M^{me} de Ségur, de petits sots et des parents ennuyeux, qui parlent comme les tantes Aymeris!

— Miss Ellen, quand vous irez chez vous, emmenez-moi! Connaissez-vous Mr Pickwick? Et David Copperfield? Et la Belle et la Bête? Et le Prince Grenouille? Est-ce qu'on les rencontre? Sont-ils ressemblants, dans mes images?

Ellen fit encadrer des chromos, extraites des numéros de Noël, du *Graphic* et de *l'Illustrated London News*; Georges contemplait, quand il se réfugiait chez elle, des paysages d'Ecosse, certain château moyennâgeux aux fenêtres flamboyantes, par un clair de lune, qui bleussait la neige d'un *Christmas Eve* (1). Le pendant était une salle de bal; des chasseurs en habit rouge buvaient à une table de souper. Il y avait aussi des chevaliers en cotte de mailles, des châtelaines vêtues d'orfroi et d'hermine, des écuyers galants, des Indiens enturbannés, des convois d'éléphants et des voiles de pagaies sur des flots d'azur; un paysage de l'Himalaya, perçant de ses cimes le tapis d'un ciel oriental.

— Racontez, racontez, Miss Ellen! Comme c'est beau!

Et Miss Ellen enfilait des histoires jusqu'à ce que les tantes, s'avisant que Georges n'était point au salon, demandassent à M^{me} Aymeris: — Où est-il? Encore parti? Toujours avec l'Angliche? La place de Georges ne serait-elle pas plutôt auprès de nous? Et M^{me} Aymeris songeait aux courants d'air, à la fenêtre toujours ouverte chez Miss Ellen. — La fureur des Angliches, *l'air!* — Fresh air, fresh air! — ricanaient ces demoiselles pour alarmer leur belle-sœur. — Nous, nous sommes des Françaises!

Georges allait s'enrhumer! Et il descendait à l'appel de sa mère, dans la pièce aux fauteuils symétriques, dont le velours était d'un vert pisseux. Il y retrouvait l'accablant ennui du *Salon des Centenaires*. — Où est ma boîte à modelage? Tantès, qu'est-ce que vous voulez que je fasse? J'ai assez de

(1) Veillée de Noël.

vos jeux d'ioie, de vos dominos... Georges bâillait. Ces demoiselles gronnèrent : — Alice ! Hein ? Avais-je raison ? Il était encore avec la Miss ! Mais mon pauvre enfant, la Miss est ici pour te laver, te nouer ta cravate, rien de plus ! Jéparie qu'elle te parlait de ses chevaux, de ses grooms ?

— Mais non, c'était des voyages !

— Allons une partie de bataille, mon chou ! Lili, Lili, fais donc une partie avec Georges !

L'enfant s'enfuyait déjà ; on le rattrapait.

— Non ! Rendez-moi ma boîte à modelage !

Il n'y avait que cela qui l'amusaient, ou les gravures.

Lucile et Caroline, ensemble, explosaient :

— Permettre à Georges de pétrir de la pâte plastique ! Ça sent bien mauvais et ça empoisonne les enfants. Le modelage ? un métier de maçon ! Aussi bien, faisons de lui un contre-maître, un plâtrier, un mécanicien... Dieu sait quoi !... C'est effrayant, Alice ! Il voudra être tourneur sur bois, ce gamin-là, pourquoi pas ébéniste ?

Et, menaçant Georges : — Tu t'appelles Aymeris, mon cher, ton grand-père s'appelait Victor-Emmanuel Aymeris ! Il était bâtonnier de l'Ordre des Avocats, noblesse oblige !...

M^{me} Aymeris embrassait Georges, l'emmenait dans le vestibule, après avoir regardé les belles-sœurs avec rage, et elle claquait la porte.

— Tu n'as pas pris froid, au moins, là-haut, chez Miss Ellen ? La fenêtre était-elle ouverte, mon mignon ?

Mrs Randall passait le dimanche à Passy, prenait le thé avec Miss Ellen. M^{me} Aymeris, bienveillamment, causait avec la libraire, qui se crut autorisée à décrire la situation de ses autres neveux et nièces, orphelins dans la banlieue de Londres. L'un, Thomas, fréquentait une école qu'on ne pourrait bientôt plus payer ; il y avait une chétive fillette de dix ans et demi, à peine plus vieille que Georges, Jessie, qu'il faudrait placer quelque part « sur le continent », à Paris, sans doute, puisqu'elle aurait là du moins en Mrs Randall une correspondante. Celle-ci espérait que M^{me} Aymeris voudrait bien, en plus d'Ellen, patronner Jessie ; mais la fillette n'était pas encore d'âge, ni assez instruite pour être la gouvernante d'un enfant ; sa tante l'occuperait d'abord dans son commerce, quoique la patronne suffit pour répondre à la clientèle, dans un magasin qu'eussent

rempli trois personnes assez mal avisées pour y faire emplette à la fois. Et le logement en sous-sol ! Mrs Randall devait-elle condamner Jessie à l'atmosphère d'un fourneau à gaz et à un lit tout contre ? On ne pouvait plus se mouvoir dans ce minuscule capharnaüm, les loyers étaient ruineux, et comment s'agrandir ? Alice Aymeris s'émut. M. Aymeris, après quelques hésitations, décida que Jessie viendrait auprès de sa sœur Ellen et serait la compagne de Georges. Les sœurs de l'avocat crièrent au scandale. Lili ferait une exception, cette fois, car c'en était trop ! Elle se promit qu'elle « secouerait » Alice, de la « belle façon ». Elle lui dit :

— Eh quoi ? Tu as détruit ta santé, tu te mines d'inquiétude pour tes enfants à toi, tu as perdu Jacques et Marie, et tu vas recueillir une vagabonde, une inconnue, on ne sait quoi ? D'ici quelques années ce seront des rapports très gênants pour les enfants et pour nous. Une étrangère de plus !... Ça nous apportera la fièvre... Pierre a déteint sur toi, avec son besoin ridicule de faire le chien du Saint-Bernard ! Comme si tu étais à court de responsabilités ! Vous êtes fous, ton mari et toi, d'associer une fille à la fille manquée qu'est votre tardillon !... Caro me le disait pas plus tard qu'hier : *Vous ne vivez que dans les embrouilles !* Est-ce que nous nous jetons à la tête des autres, nous ? Nous avons toujours été *discrètes*, mais, cette fois, c'est moi qui parle au nom de la famille, pour la mémoire d'Emmanuel-Victor, notre père ! Il n'y a que nous qui ayons le culte de notre nom...

Les Aymeris songeaient parfois à adopter une fille, leur Marie leur manquait tant ! Peut-être Dieu leur envoyait-il Jessie : ils laissèrent dire, et, vers la fin de l'automne, la petite Anglaise fit son apparition.

Lorsque Georges Aymeris me parlait de cette époque, il revoyait toujours avec mélancolie sa première rencontre avec l'enfant dont il me donna le daguerréotype.

Du journal :

Elle était descendue de l'antique berline du Bâtonnier, devant le perron du « château », dans une jupe de tartan rouge et noir, plus courte que ses pantalons ; ses bas étaient couleur magenta ; une toque de faux astrakan se tenait verticalement sur un front bombé ; ses yeux hagards et à fleur de tête s'ouvraient jusqu'à ses oreilles, où des boucles de cheveux étaient collées par le se

*marin, la tempête ayant fait rage entre Southampton et le Havre. Des mains osseuses, vertes et transparentes laissèrent choir sur le marchepied de la voiture une cantine mal ficelée, d'où s'échappèrent des rubans, d'innommables chiffons, un peigne édenté, une brosse sans poils et un savon. Miss Ellen nous présenta Jessie. Jessie grimaca un sourire triste et niais, rougit et se moucha; elle avait un rhume de cerveau, qui devait, hélas ! devenir chronique. Sa voix nasillarde et sourde semblait sortir de son front. N'eût-elle fait tant de peine, dès l'abord on l'aurait prise en grippe, comme certains malades d'hôpital, qui découragent par leur seule apparence les meilleures intentions. J'embrassai Jessie, cela nous gêna tous les deux. Jessie monta dans la chambre de Miss Ellen. J'entendis mes tantes ricaner :
— Magnifique, la découverte d'Alice et de Pierre !
- Je pleurai d'énervement. Je la trouvais très gentille !*

Ainsi Georges dépeint, sans l'embellir, l'objet de son premier amour.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE.

(A suivre.)